

**DE POUFRE,
DE CENDRE
ET D'OR**

Gwendoline Finaz de Villaine

De poudre, de cendre et d'or



GRANDS ROMANS

french
pulp^oéditions

© French Pulp éditions, 2018
49, rue du Moulin-de-la-Pointe
75013 Paris
Tél. : 09.86.09.73.80
Contact : kim@frenchpulpéditions.fr
www.frenchpulpéditions.fr

ISBN : 979-1-0251-0462-0
Dépôt légal : Janvier 2019

Couverture : © French Pulp éditions
Maquette intérieure : © Nord Compo

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique interdit toute copie ou reproduction destinée à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À mes grands-parents Colette et Robert,
Et à Bonne-Maman Painvin, ma fidèle lectrice.*

*Aux filles audacieuses
qui aiment les chemins de traverse.*

*« La providence a créé les Maharajahs
pour donner de la brillance à l'humanité. »*

Rudyard Kipling

*« Le climat de l'Angleterre a été le plus
puissant des facteurs du colonialisme. »*

Russell Green

*« Sur l'eau calme voguant sans trêve...
Dans l'éclat du jour qui s'achève...
Qu'est notre vie, sinon un rêve. »*

*Alice au pays des merveilles,
Lewis Carroll*

Chapitre 1

Emma

Septembre 20..., maternité de la Salpêtrière, Paris

La veille de la naissance d'Emma, j'ai fait un cauchemar étrange : j'ai rêvé que je demeurais bloquée dans un ascenseur de parking, alors même que je me rendais au baptême de ma petite fille. Toute ma famille et mes amis m'attendaient sur le parvis ensoleillé de l'église, inquiets et angoissés à l'idée que je ne paraisse pas à la célébration. Emma serrée dans mes bras, prisonnière de la colonne de béton, j'avais beau crier et tenter de forcer l'entrée, supplier devant les caméras, les portes métalliques demeuraient scellées – les portes *ne voulaient pas s'ouvrir* pour moi. Je me suis réveillée en nage, fébrile, encore en proie au sentiment d'étouffement que j'avais ressenti dans la cage hermétique. Ce songe exhalait un parfum de réalité sordide. S'agissait-il d'un rêve prémonitoire ? Ou d'un avertissement de l'au-delà ? Je me suis interrogée bien longtemps plus tard, lorsque toute cette histoire a pris fin. Pourquoi certains d'entre nous subissent les coups du sort, et d'autres pas ? Payons-nous le prix de nos choix, de notre vanité ou de nos vies antérieures ?

Je m'appelle Éva Greville, j'ai 27 ans, et ce 16 septembre 20..., à 23 heures précises, j'ai perdu mon bébé Emma en accouchant à la Salpêtrière, à Paris. J'ai compris une chose depuis ce drame : rien ne sera plus jamais comme avant.

Accessoirement, dans le civil, je suis responsable des archives et du patrimoine chez le joaillier Cartier ; je travaille rue de la Paix, près de la place Vendôme, au sein de la maison mère. Dans les heures qui ont suivi le décès de l'enfant, étrangement, je n'ai pensé qu'à mon boulot : au milieu des « bip » et des perfusions, les yeux mi-clos, j'ai réfléchi au catalogue de l'exposition au Grand Palais, et à la prochaine réunion avec ma directrice générale, Nathalie Lieberman. J'ai très peu songé à Antoine, le père de ma fille, qui m'avait pourtant accompagnée durant tout l'accouchement, et avec qui nous avons dû gérer « l'après » : ce moment clé où l'on vous conduit dans un bâtiment en brique à l'écart de la maternité, où l'infirmière vous déconseille de prendre l'enfant dans vos bras, de vous accrocher à sa minuscule bouche, à son teint d'albâtre, à ses petites mains plissées, et où l'on vous explique qu'il y aura une cérémonie religieuse, « si vous le souhaitez ».

Il est difficile de mettre des mots sur ce que l'on ressent à ce moment précis. *Sauter dans un trou de lapin et disparaître à tout prix*, comme Alice au pays des merveilles... Voilà la tentation ultime, ce dont j'ai le plus envie. Ma chambre d'hôpital ressemble à un champ de bataille, et moi, à un soldat de 14 coincé dans la glaise jusqu'au cou. Le temps semble s'être arrêté en même temps que le cœur du nouveau-né. En constatant l'hypoxie fœtale sur le monitoring, une sage-femme a essuyé une larme discrète, tout en esquissant quelques

paroles du bout des lèvres ; elle semblait compatissante, et j'ai été touchée qu'elle partage ma douleur. *Sale journée !* pensait-elle. *L'enfant ressemble à un petit Jésus de cire. C'est affreux. Y'en a tout de même qu'ont pas de chance... Et dire que y'en a d'autres qui se plaignent pour un oui ou pour un non...* Mais après tout, elle en a vu d'autres. C'est son métier de voir les gens vivre, souffrir et crever. Ce soir, elle en discutera une seconde avec son conjoint, en croquant une part de pizza, et elle passera à autre chose.

La vie est ainsi faite, et c'est tant mieux.

Sur la chaise à côté de mon lit, la valise baille aux corneilles, avec ses layettes, ses bodies, ses chaussons et le minuscule bonnet destinés à Emma. La valochette rêve de se faire la malle, tout comme moi, mais c'est encore trop tôt pour fuir. En attendant, entre les équipes de ménage, le médecin de garde et le plateau-cantine, les pires questionnements tournent en boucle dans mon esprit, de façon obsessionnelle. *J'ai été mauvaise. Je n'ai pas été capable de donner la vie. Toutes ces filles y sont parvenues avant moi... J'ai étouffé mon bébé à la naissance.* Voilà quelques-unes de mes réflexions intimes, et bizarrement, j'esquisse un étrange sourire sur mon lit d'hôpital, dans ma chemise de nuit taille 44.

Un klaxon résonne dans le couloir, me faisant sursauter, suivi de ricanements extravagants : une farandole de clowns associatifs visitent les chambres, l'une après l'autre, jouant du ukulélé et chantant des chansons nasillardes, mais ce n'est pas pour nous, ma petite chérie adorée. Le nez rouge qui a tapé au carreau s'est détourné, prévenu in extremis par une infirmière du service. Cela tombe bien ; je n'ai pas le cœur à

rire ces temps-ci. Ma perfusion me pique, j'ai mal à la tête et mon état physique est déplorable. Mon ventre ressemble à de la pâte à pizza, j'ai eu droit à la totale, péridurale, épisiotomie, vomissements. Tout cela pour rien.

À travers la vitre de l'hôpital, je tente de déchiffrer une trace d'Emma dans l'imbroglio des nuages du ciel. On ne m'avait pas prévenue de cette possibilité. On ne m'avait rien dit. Je n'étais pas préparée. En sortant de la maternité, on m'a délivré un « acte d'enfant sans vie » – c'est l'horrible formule administrative –, et il a fallu inhumer le bébé comme le prévoyait le protocole de l'hôpital. Je suis essoufflée rien que d'en parler. Comment continuer à vivre après un tel choc ? Cela fait un drôle d'effet de ramener un couffin vide dans le salon. De poser sa veste sur un cintre, comme si de rien n'était.

Nous ne rentrons pas d'une séance de cinéma.

Dans notre appartement de Montmartre, le petit lit est triste de toi, Emma. Je ne veux plus entrer dans la pièce, les rideaux sont fermés, les armoires condamnées et le papier peint trop neuf pour être honnête. On dirait une chambre témoin, à la mise en scène parfaite. J'ai mis un doudou en peluche à côté de la turbulette de l'hôpital, histoire de donner le change le soir. On ne sait jamais. Au cas où tu reviendrais.

Je ne te verrai jamais grandir, ma chérie. Je n'aurai pas ta peau au goût de brioche dans mon cou. Je ne connaîtrai pas tes premiers chagrins d'amour, tes joies, tes petites phrases décousues à l'emporte-pièce, celles que j'entends toute la journée chez mes copines : « Maman, je t'aime tellement que quand tu seras morte, je te ferai empailler, je te fabriquerai un petit chariot roulant et je te déplacerai dans chaque pièce, pour que

tu sois toujours avec moi. » Tout cela n'arrivera pas. Ce n'est pas moi qui suis morte la première, Emma ; c'est toi. J'ai à peine eu le temps de te dire au revoir ma si jolie, si fine petite perfection d'amour, belle et paisible comme une statuette de marbre.

Il manque parfois peu de choses entre une vie désastreuse et une existence réussie. Antoine a vieilli d'un seul coup, ses pattes ont grisonné, ses épaules sont voûtées, il passe son temps à téléphoner, à s'énerver, et il fume comme un pompier sur le balcon. Il a recommencé à prendre du shit le soir après le dîner, et cela m'exaspère, car il m'avait promis d'arrêter ; c'est sa façon à lui d'évacuer, comme il dit, de faire le vide, alors j'essaye de ne plus m'en mêler. Certains jours, il part marcher seul dans la ville, il fait le tour des bars et rentre tard. Il fréquente des gens nouveaux, qu'il n'évoque que par bribes évasives, préférant botter en touche. Antoine est ingénieur, il a une dent ébréchée sur le devant et se donne des airs cool avec tout le monde. Il aime les films de Fritz Lang, les burgers thaïs et les bibelots improbables de chez Merci. Pour une fois, sa posture de bobo n'allège pas la situation. La posture ne suffit plus. Je réalise maintenant pourquoi je ne l'ai jamais épousé. Au début, je me sentais plus libre de l'aimer sans contrainte et sans impression de servitude sociale. Je me moquais du qu'en-dira-t-on. J'ai compris, avec le temps, que ce *gentleman's agreement* l'arrangeait – finalement, Antoine n'est pas un excité de l'engagement. Il n'a jamais désiré ce bébé. C'est moi qui voulais un enfant, pas lui.

Notre relation ressemble à un malentendu depuis le jour où j'ai surpris son scooter garé en bas de chez Audrey Mesnil,

rue Cortot. Le jour où je partais faire la dernière échographie, le jour où il avait cette réunion si importante, où il ne pouvait pas m'appeler.

Audrey Mesnil est ma meilleure amie. Je la connais depuis vingt ans, depuis le primaire à Nantes. C'est tout l'opposée de moi : une grande blonde qui rit fort, qui sait ce qu'elle veut et qui dirige les gens en patronne. Une fille coiffée, maquillée, « nailartée » sept jours sur sept. Une grande gueule qui fascine les hommes, ou leur fait peur, c'est selon. Je voulais qu'elle soit la marraine d'Emma.

Tu parles d'un choix ! J'aurais mieux fait de m'abstenir. Tout le monde a des problèmes. Tous les couples ont des problèmes. Alors, on dira que j'ai ma part de responsabilité, bien sûr, dans toute cette affaire. Depuis l'épisode de la Salpêtrière, je refuse de voir les gens, et les copains en particulier ; je passe mes journées à faire de l'administratif, des papiers, et je regarde des séries télévisées sur Netflix pour me changer les idées. Des scénarios idiots où l'on demande au Premier Ministre britannique de coucher avec un cochon pour contrecarrer un attentat. L'indécence même. Mon centre de santé m'a accordé un congé maternité de trois mois, puisque l'enfant était « viable à la naissance », et j'ai même une psychologue gentille qui me laisse des messages sur mon portable, auxquels je ne réponds pas. Pour lui dire quoi ? « Bonjour madame, j'étais enceinte, je ne le suis plus, mon enfant est enterré dans un cimetière de banlieue, au cœur d'un *corner* réservé aux enfants mort-nés et qui s'appelle – comble de l'ironie – la Providence. »

Entre Antoine qui veut renouer physiquement malgré le contexte, ma tante qui croit me reconforter avec les histoires

glauques des fausses couches de nos grands-mères, sans parler des voisins avec leur mine basse de circonstance dans l'ascenseur, je ne sais plus où donner de la tête. La secrétaire de la crèche vient de me relancer d'une voix ultra enjouée, sur mon répondeur : « Alors, madame Greville ? Cette petite Emma ? Nous nous réjouissons de l'accueillir prochainement au sein de notre structure parentale ! Surtout, n'oubliez pas de confirmer votre inscription sur le site de *Little Frogs*, car, comme vous le savez, les places sont limitées, et nous avons déjà une liste d'attente très fournie ! Bon cocooning, bon pouponnage et à très bientôt ! »

C'est sûr qu'en termes de cocooning et de pouponnage, je suis servie.

On peut mourir plusieurs fois dans une vie ; ce n'est pas toi qui es morte le jour de ta naissance, Emma. C'est moi.